

PANAÏT ISTRATI ET LA QUÊTE D'UNE IDENTITÉ DANS LE MONDE DES BALKANS ET DE LA MÉDITERRANÉE

Elena-Brandușa STEICIUC *

1. Introduction

Digne descendant d'Ulysse, Panaït Istrati semble favoriser dans sa création, de même que pendant toute son existence, *le thème du voyage*, qui lui permet de connaître un univers différent du sien, de son chez soi braïlois. Adrien Zografi, son double fictif, n'est qu'un éternel vagabond, attiré par les espaces infinis et par la splendeur des étendues marines. Il se glisse sur les bateaux sans payer son billet, sans passeport, sans argent, attiré comme un halluciné par le mirage du voyage qui n'en finit plus. Comme lui, il y a beaucoup d'autres personnages qui quittent leur pays soit pour faire fortune ailleurs, soit pour fuir une situation désastreuse, mais surtout pour assouvir cette soif et cette envie de s'en aller.

Son monde, c'est un espace aussi vaste que le Levant entier, qui comprend tout le bassin est-méditerranéen et une partie des Balkans (le littoral de la Mer Noire, les bouches du Danube, la plaine roumaine connue sous le nom de « Bărăgan »). Voilà pourquoi, cette étude - qui n'est qu'un premier volet d'une recherche plus ample - se propose de donner une vision d'ensemble de l'univers hétéroclite istratien, univers où s'entrecroisent des identités, des cultures, des visions du monde d'une fascinante diversité.

Les beautés inégalables des étendues d'eau, la végétation, les bizarreries du paysage font oublier au vagabond perpétuel qu'a été Istrati et à tous ses masques (i. e. ses personnages) les ennuis d'un statut social tout à fait humble. Voilà ce que déclare le narrateur de *Nerrantsoula* dès l'incipit du roman : « J'ai vécu à Alexandrie d'Égypte quelques hivers ensoleillés, il y a longtemps de cela [...] Malgré ma vie de dur labeur, j'ai connu, oui, de tels instants. C'était le soleil hivernal d'Alexandrie, son soleil méditerranéen, qui me les donnait. Pour lui, pour sa Méditerranée et

pour mon désir de vivre, j'acceptais les grosses tranches d'amertume que mon destin me servait sur un plateau [...] Mes jambes, lourdes elles-mêmes, de tant de bonheur chèrement payé, me conduisaient toujours en bordure d'Alexandrie à Ramleh, d'où les palmiers africains contemplant par-dessus la Méditerranée leurs frères échelonnés sur la Côte d'Azur, sur les Ramleh européennes. La même mer les caresse ou les rudoie. Le soleil, généreux comme nous le connaissons, les baigne des mêmes violents rayons » [3:18-20].

2. La solitude de l'étranger ; le dépaysement

Dans ce monde bigarré des Balkans et de la Méditerranée où tant d'anciennes cultures ont eu leur berceau, on s'attendrait à plus de tolérance et de compréhension pour « celui qui n'est pas comme tout-le-monde », pour l'étranger, le métèque, le déraciné. Pourtant la situation n'est pas telle qu'on la verrait dans un monde idéal.

Que ce soit en Roumanie ou au Liban, en Égypte ou en Grèce, l'étranger suscite la méfiance et beaucoup d'autres attitudes et sentiments des plus contradictoires ; en haut de l'échelle, il y a la *xénophobie*, cette haine déclenchée par des raisons précises, dans le but de détourner l'attention d'une communauté des problèmes réels et de trouver des *boucs émissaires*, les étrangers, source de tout désordre et déséquilibre.

À Braïla, dans la ville natale de Panaït Istrati et de pas mal de ses héros, les étrangers (Albanais, Grecs, Turcs, Juifs) co-habitent avec la population majoritaire roumaine depuis bien longtemps et pourtant leur intégration n'est que superficielle.

Par exemple, Nicolas, héros éponyme du récit *Kir Nicolas*, pâtissier albanais établi à Braïla, était « suspect » aux yeux de ses co-banlieusards : « Mais les commères du faubourg se mettaient plus vite

* *Maître de conférences, Département d'Études Françaises, Université "Ștefan cel Mare", Suceava*

d'accord pour le qualifier de *vénetic*, c'est-à-dire d'étranger suspect. Suspect, Kir Nicolas l'était bien entendu, comme tout étranger qui arrive et s'établit dans un pays civilisé. Il aurait eu mauvaise grâce d'en vouloir aux habitants de Braïla, si semblables à ceux de toute autre ville d'Occident. Les uns et les autres, d'ailleurs, permettaient volontiers aux *vénetics* d'entrer dans leurs familles dès qu'ils deviennent riches » [4:164].

Voilà pourquoi, se sachant un *intrus* aux yeux de la société où il vit, Kir Nicolas ne peut avoir aucune prétention à la protection de la loi, au moment où on vole le fruit de son travail. Tout comme lui, Kir Léonida, le patron grec d'un cabaret de la même ville, ne porte pas plainte contre un domestique qui le volait depuis longtemps, la seule conséquence étant le licenciement du voleur : « Le Manant en fut pour son congé, car les patrons, étant des Grecs, des *étrangers* (c'est nous qui soulignons) préférèrent fermer les yeux » [4 : 112].

Pourquoi « fermer les yeux »? Parce que dans cet espace levantin de la fin du XIXe siècle et du début du XXe la loi ne comptait pas beaucoup et elle était faite surtout par les représentants de l'administration (fonctionnaires et policiers) qui l'interprétaient selon leur bon gré.

3. Le livre – *imago mundi*

Le jour où Adrien Zografî, encore enfant, demande à son ami et protecteur, le Capitaine Mavromati, le sens du mot « intrinsèque », au lieu d'obtenir une explication linguistique il se vit offrir un grand livre renfermant « toute la langue roumaine » ; c'était le **Dictionnaire Universel du Roumain** de Lazăr Şăineanu, un des fondateurs de la philologie roumaine. Ce cadeau inespéré allait marquer toute la vie du jeune homme de façon symbolique : « dorénavant la sainte "bible" de mon adolescence [...] devait m'accompagner sur tous mes sanglants chemins et devenir, souvent, dans une existence d'enfant tourmenté, mon unique source de bonheur spirituel » [4 : 84].

En effet, ce dictionnaire allait lui changer la vie, car le garçon timide et mal adapté devient en peu de temps robuste, bien portant et plein d'une vigueur nouvelle : « Plus de cafard ! Chez Kir Léonida, aucune fatigue, aucune brutalité, aucune pensée noire ; rien ne devait plus vaincre ma décision de travailler et de supporter la vie [...] Rognant sur mes heures de sommeil, pendant que mes camarades ronflaient dans leurs lits, je me bourrais de voluptueuses connaissances, une bougie allumée sous un parapluie ouvert que je couvrais encore avec mes hardes, pour plus de prudence [...]

Cette joie sans bornes eut un effet physique immédiat : j'engraissai ! Mes muscles se firent de pierre, mes joues crevèrent de sang. Je mangeais et buvais ferme » [4 : 82-84].

Cette relation au livre restera emblématique pour Adrien Zografî, tout comme pour l'auteur lui-même : le livre est en même temps *maîtresse* et *mère* de l'adolescent, la scène de lecture se passant toujours au lit, dans un espace quasi-matriciel, à la lumière aquatique d'une bougie [1 :53].

Cette scène et ce type de rapport au livre sera prémonitoire car à d'autres étapes de son existence Panaït / Adrien fera la connaissance du monde ou bien organisera le monde par le biais du livre et de la lecture, comme il devra le faire 20 ans plus tard, en Suisse, en apprenant le français.

Pour lui, le livre sera, pour reprendre les mots de Mircea Iorgulescu, la seule certitude, le seul appui, le seul camarade de route constant. Le livre lui ouvre un monde où Adrien / Panaït vit réellement, tel qu'il est, pleinement, avec toute son âme. C'est dans le monde des livres qu'il découvre le Beau, le Bien, la Vérité. La vie y est belle, elle a du relief et des couleurs, elle y est riche et mystérieuse, infinie, éternelle. À force de conquérir ce monde Istrati n'en est pas moins conquis ; à force de l'assimiler, il en sera assimilé. Étranger partout, même chez lui, même parmi les siens, incapable de s'adapter, de se familiariser, d'accepter et de se faire accepter, il ne trouve son identité que dans le monde des livres. Il est « le fils du Livre », lui qui n'a jamais connu de père.

4. Braïla - axe de l'univers cosmopolite istratien

«Durant des heures entières, je rôdais en mes jeudis de frénétique liberté parmi ces fragments de nations passionnantes venues à Braïla pour faire fortune, rongés par la nostalgie de leurs patries lointaines et finissant toujours dans nos tristes cimetières, deux fois tristes pour ceux qui meurent en pays étranger» [4 : 34].

Braïla, ville-port située aux bouches du Danube, est l'image même de la ville cosmopolite où affluent de toutes parts les représentants des nations peuplant

l'espace du Levant : Grecs, Turcs, Albanais, Juifs mais aussi Russes, Lipoveni, Tartares. Pour Adrien / Panaït, Braïla représente, à une échelle réduite, *l'univers balkano-méditerranéen* où il va déambuler pendant sa vie adulte et qu'il connaît, enfant, avant d'y mettre le pied.

C'est par la force de *l'illusion* que le petit habitant de Braïla pénétrera dans l'univers grec, turc ou juif, rien qu'en piétinant les rues de ces quartiers de sa ville ; car Braïla est composée à la manière d'un *patchwork* de petits morceaux multicolores bariolés et bruyants, ses fameux quartiers : *Karakioï*, le quartier grec qui attirait l'adolescent par sa « gaieté spécifique et son côté cosmopolite ». « En y flânant, je m'imaginai sur les rives du Bosphore, ce fatidique éden que je désirais si ardemment connaître et dont je m'étais fait une image à moi, d'après des photos et des estampes ». Il y avait aussi le quartier *Tchéatzouïé*, habité par « des Turcs aux visages sévères », le quartier Juif, la fameuse « mahala », habitée par des enfants craintifs, il y avait le plus redoutable de tous les quartiers braïlois, le fameux *Comorofca*, dont les habitants, des Roumains, avaient une très mauvaise réputation, tel Codine, le personnage du récit portant le même nom.

Braïla à la veille du XXe siècle est un *mixtum compositum*, un espace dont les rues portent des noms parfois comiques, comme cette «oulitza Kaliméra» du quartier grec, appelée ainsi par les Roumains qui ne savaient pas que KALIMERA veut dire BONJOUR en grec ; un espace où l'étranger n'est accepté qu'avec mille précautions, mais où, malgré la méfiance, le mélange est possible.

Pensons à la tragique figure de la *Nerrantsoula*, la jeune fille porteuse d'eau, amoureuse en même temps de deux garçons, l'un Roumain, l'autre Grec ; pensons au sage Kir Nicolas, le pâtissier albanais du plus pauvre quartier de Braïla, qui a pour compagne une Roumaine, la poitrinaire *Zoitza*.

Finalement, pensons à la personne même de Panaït Gherasimos Istrati qui, tout en portant le patronyme de sa mère célibataire, une Roumaine, garde pas mal des traits physiques et mentaux de son père, le Kephalonite Gheorghis Valsamis. Et si son credo, quant au cosmopolitisme, est mis dans la bouche de l'humble pâtissier Albanais, ce n'est pas un hasard : la nation n'a pas d'importance, ce qui compte sont les qualités intrinsèques de chacun : « Eh ! Moré Adriani ! Grecs, Turcs ou Tartares, nous ne sommes que des pauvres hommes. La nation, c'est un mot dont se parent deux sortes de gens : les très malins et les imbéciles. Malheureusement, il y a aussi un petit nombre de sincères et de naïfs qui sont de bonne foi, c'est grâce à eux que les frontières se maintiennent. Autrement, c'en serait vite fait du mot nation » [4:172].

A notre avis, Braïla multiculturelle et pluriethnique aura eu un *rôle matriciel* dans la vision du monde de

Panaït / Adrien : cette ville n'est qu'une mise en abyme, une copie en miniature de l'univers vers lequel notre héros se sentira irrésistiblement attiré et dont elle n'a été qu'une préfiguration. Un tapis volant ourdi des mêmes couleurs que le voyage auquel il invite.

5. Reflets de la culture grecque: recherche de l'identité du père

À la 30e page de *La taverne de Kir Léonida*, récit du volume «*Mes départs*», on peut lire le paragraphe suivant: « Exquise odeur de pot-au-feu, l'incomparable pot-au-feu grec, riche en céleri et en cette racine de persil inconnu de l'Occident. Vieux cuisinier géant, longues moustaches blondes et regard de *cleftis* ».

Voilà quelle est la première impression de l'enfant Panaït lorsqu'il pénètre pour la première fois dans l'univers grec: comme tous les enfants et d'une manière presque proustienne il va faire la connaissance du monde d'abord par les sens, surtout *l'odorat*.

La culture grecque, si présente dans l'œuvre de l'écrivain, est d'abord la culture d'un père qu'il n'a pas eu l'occasion de connaître. Toute sa vie, Panaït Istrati sera hanté par cette absence / présence, comme l'a si bien montré Elisabeth Géblesco.

S'il devient garçon au cabaret de Kir Léonida, c'est précisément pour se familiariser avec une civilisation différente de celle de sa mère et pour apprendre la langue du père ; exploite plein de sagesse, qui lui coûtera seize mois de sa vie mais qui lui sera infiniment utile pendant ses errances.

Pourtant, l'observateur que sera l'enfant verra le monde d'un *œil étranger*. Il ne sera jamais tout à fait intégré aux cultures où il vit, où il travaille, où il souffre et crée. Sa vision restera celle d'un *outsider*, d'un témoin qui participe affectivement, mais pas effectivement à ce qu'il décrit.

Ce détachement ne sera pas dépourvu d'intérêt car on peut espérer obtenir de cette manière une vision plus ou moins objective, qui nous permette, à nous lecteurs, d'identifier ce qui fait la spécificité de cet Orient admiré et redouté à la fois.

Chez Kir Léonida, l'enfant connaîtra les diverses facettes de l'identité grecque: la fierté d'appartenir à une civilisation ancienne et glorieuse; la compassion pour les pauvres; la vocation de tout Grec pour la navigation. Voilà comment l'enfant réussit à obtenir son emploi, lors de son premier entretien avec Kir Léonida: « Quoique enfant, je flairai en lui l'orgueil du *Katzaouni*, et alors à Grec, Grec et demi! je lui racontai que j'étais né de mère roumaine mais que mon père – mort pendant que j'étais encore au berceau –

avait été grec et je précisai: *Céphalonite!* [...] – Je viens à l’insu de ma mère. Je veux servir chez des Grecs et apprendre la langue [...] Chatouillé au point faible, Kir Léonida se gonfla comme un dindon» [4:36].

Chez Kir Léonida, Panaït sera familiarisé avec les diverses mœurs et coutumes du Levant, comme cette *saftea*, une superstition qui consistait et consiste encore (dans les cultures balkaniques) dans le rôle de porte-bonheur du « premier sou qu’un client jette sur le comptoir le matin, à l’ouverture du magasin».

Chez Kir Léonida le futur écrivain rencontre le Capitaine Mavromati, un substitut paternel d’une grande générosité, protecteur de l’enfant dans pas mal de moments difficiles de son emploi chez Léonida. Comme nous venons de le montrer d’ailleurs, ce capitaine grec, ruiné par un ami et une femme infidèles et échoué à Braïla, aura un rôle extrêmement important dans la trajectoire de Panaït: il sera, de tous les personnages rencontrés pendant sa jeunesse, celui qui aura le plus influencé sa formation et sa future carrière, celui qui lui aura ouvert une voie nouvelle vers la connaissance du monde: le livre.

Mais parfois il y a entre l’identité grecque et l’identité roumaine une concurrence serrée, une compétition où aucune ne vaincra: c’est le cas du récit **Nerrantsoula** où – par le biais d’une mise en abyme – on apprend la triste histoire de Marco et d’Epaminonda, deux adolescents amoureux de la même fille.

Le Grec, Epaminonda, a conquis l’âme de Nerrantsoula, la porteuse d’eau, par sa droiture, par sa fierté et ses qualités d’organisateur des jeux d’enfants car «tout Grec naît commandant». En plus, la gamine est attirée par une chanson dont elle ne comprend pas les mots, **Nerrantsoula foundoti**, dont le rythme saccadé sera le leitmotiv de cette histoire, jusqu’à la mort des deux amoureux enlacés dans les eaux du Bosphore.

Marco, le Roumain, narrateur de cette histoire enchâssée, a été amoureux de Nerrantsoula comme on peut l’être quand on passe de l’enfance à l’adolescence. L’amitié qui les lie ne lui suffit pas et les pertes, puis les retrouvailles successives de la belle fille ne font qu’accroître son amour.

Le triangle Marco-Epaminonda-Nerrantsoula se brise à plusieurs reprises, les enfants grandissent, le monde miraculeux de leur enfance, évoqué avec beaucoup de charme, disparaît, la compétition entre les deux rivaux reste. La fille prend le nom d’Anicoutsa et, pour gagner sa vie, elle se prostitue d’abord à Braïla, puis à Constantinople. Le temps agit comme un agent destructeur: la fille perd sa pureté dès qu’elle entre dans le monde des adultes; Epaminonda, qui veut l’empêcher de se vendre à tout client, perd sa raison et tombe dans un mutisme permanent.

Le refrain de la chanson grecque est présent comme une mélodie antique, comme une incantation mystérieuse même dans la scène finale où, au prix de leurs deux vies, Epaminonda brise le triangle et gagne Nerrantsoula uniquement pour lui.

Mais le nom de Nerrantsoula restera vivant – et c’est là la revanche du conteur! –, ce nom «délicieux, fleur et fruit» et qui «fond dans la bouche» comme le disait Romain Rolland; Nerrantsoula dansera la nuit dans les rues de cette Braïla multicolore d’avant la première guerre mondiale et sur les rives du Bosphore turc, comme pour nous dire que les chansons qui restent sont toujours les plus tristes.

*

* *

D’autres facettes du monde balkano-méditerranéen proposé par Istrati restent à (re)découvrir. Le génial braïlois a su peindre mieux que tout autre écrivain le monde composite de l’ancien Empire Ottoman à la fin du XIX^e siècle et des réalités qui sont le fruit du croisement des cultures, des identités et des races.

La vérité que l’œuvre istratienne transmet aux lecteurs d’aujourd’hui reste entière, malgré le temps et les modes littéraires. La leçon ultime qui se dégage de ses écrits est une invitation à la tolérance, à la communication, au *dialogue*.

RÉFÉRENCES

1. IORGULESCU, M. *Spre alt Istrati (Vers l’autre Istrati)*, Bucarest, Editura Minerva, 1986
2. ISTRATI, P. *Opere alese (Oeuvres choisies)*, vol. V, Bucarest, Editura Minerva, 1970 (CODINE, MIKHAÏL).
3. ISTRATI, P. *Opere alese (Oeuvres choisies)*, vol. VI, Bucarest, Editura Minerva, 1974 (NERRANTSOULA; LA FAMILLE PERLMÛTTER; LES CHARDONS DU BARAGAN).
4. ISTRATI, P. Idem., vol. VII, Bucarest, Ed. Minerva, 1983 (MES DÉPARTS; LE PÊCHEUR D’ÉPONGES).
5. ISTRATI, P. Idem., vol. VIII, Bucarest, Editura Minerva, 1983 (TSATSA-MINNKA).
6. ISTRATI, P. *Méditerranée. Coucher du Soleil*, Paris, Éd. Rieder, 1935 (12^e édition).
7. ISTRATI, P. *Oncle Anghel*, Paris, Éd. Rieder, 1924 (7^e édition).

